

## Perspectives sur la pérennité du mythe

*Geneviève PIGEON* \*

Lancé deux décennies après la publication du numéro 10 de *Religiologiques* intitulé « Actualité du mythe », l'appel à contributions de ce numéro thématique portant sur la pérennité du mythe a démontré, sans l'ombre d'un doute, la pertinence et la richesse d'un tel champ d'études. Si, en 1994, Guy Gibeau profitait de son texte d'introduction pour définir et cerner le mythe en tant que récit représentant « ce mélange d'irrationalité, de mensonge et d'exemplarité déjà remarqué par les philosophes grecs » (p. 11), nous proposons plutôt ici un retour sur le mythe en tant que « mode symbolique de l'appréhension de l'expérience humaine » (Wunenburger, 1994 : 49). Invités à partager leurs travaux qui s'inscrivent dans une perspective pluridisciplinaire et diachronique, les auteurs ayant répondu à notre appel se situent sans l'ombre d'un doute dans un mouvement international qui a vu, depuis plus de vingt ans, le vocabulaire et les concepts associés au mythe nourrir quantité de recherches et de réflexions toutes aussi fertiles les unes que les autres.

En effet, si le mythe en tant que récit structurant inconscient est appelé à être modifié et adapté dans l'espace et dans le temps, il perdure grâce à ses éléments les plus fondamentaux et se donne à voir par le biais de ses différentes manifestations. Ce sont précisément ces manifestations qui nous intéressent ici, celles qui, malgré le passage du temps et des modes de représentation,

---

\* Geneviève Pigeon (Ph.D.) est chargée de cours à l'Université du Québec à Montréal. Elle est également chercheure associée au Centre de recherche bretonne et celtique de l'Université Rennes 2, en France.

continuent de faire sens. Qu'elles soient spectaculaires ou qu'elles relèvent de la sphère de l'intime, elles expriment un ordre du monde qui s'inscrit dans une temporalité plus vaste, dans une longue durée où les récits mythiques agissent, peu importe le contexte et le lieu.

Envisagés dans une perspective mettant à profit les notions d'inflation et de déflation du mythe mises de l'avant par Gilbert Durand (1996), les grands récits sont étudiés à la lumière des effets qu'ils produisent dans la culture, ici comprise de façon très large comme un ensemble de schémas, de pensées, de comportements, de sentiments, de croyances, de modes de production socialement appris et partagés par un groupe donné. Plutôt que de penser la nature du mythe, ce numéro se penche plus précisément sur son langage perceptible, sa transmission et sa transformation. Ainsi, les contributions qui le forment ne se penchent pas sur le *pourquoi* du mythe, mais plutôt sur son *comment*.

Les articles de ce numéro portant sur la pérennité du mythe mettent en lumière les liens étroits qui unissent encore les études littéraires et la recherche sur le mythe contemporain. Ainsi, la figure de la fileuse est étudiée par Stéphanie Chifflet telle qu'elle apparaît dans le roman de Carole Martinez, *Le cœur cousu*. La fileuse de ce roman publié en 2007 « est couturière et héritière des savoirs mystérieux de ses aïeules » ; elle « est une figure démiurgique manipulant la matière et la création », qui « tient [à la fois] le fil de la matière et le fil de la vie ». Plusieurs autres personnages permettent à Stéphanie Chifflet de lire dans ce roman une manifestation contemporaine des grands mythes européens, ces derniers étant inscrits dans un récit mythique, où « [l]'étymologie appuie la métaphore ».

Du côté américain, David Laporte s'intéresse avec profit à la figure de l'Amérindien en tant qu'agent médiateur, qui accompagne la métamorphose de l'Européen en homme du Nouveau Monde. Son article, « Origines d'un mythe, mythe des origines : l'américanité des commencements dans *La saga des Béothuks* de Bernard Assiniwi », montre de façon éloquente et nuancée comment « Assiniwi mobilise le mythe américain [pour créer] un espace de coexistence symbolique ». Marqué par deux mythes distincts, le grand mythe américain se démarque par sa relation à l'espace ainsi que par la présence du médiateur amérindien. C'est « [c]e couple mythémique qui », selon Laporte, « balise le sémantisme du mythe

[...] et permet de l'inscrire dans la longue durée ». En mobilisant le mythe américain, Assiniwi parviendrait ainsi « à intégrer une appartenance continentale qui réun[rait] le couple Blanc/Autochtone, jusqu'ici considérés comme étant mutuellement opposés ».

Toujours en Amérique, cette fois par le biais d'un auteur québécois et francophone, Jean-Pierre Thomas s'intéresse à la richesse des œuvres de Sylvain Trudel, lequel « semble se complaire à offrir à ses personnages l'occasion de côtoyer des figures anciennes ». En étudiant plus attentivement cinq œuvres de Trudel, Thomas s'attache à « relever le caractère persistant du mythe », tout en observant « certaines dérivations auxquelles il se prête ». Plus particulièrement, il remarque que la cosmologie s'impose comme un thème mythologique incontournable dans l'œuvre trudellienne, notamment par l'emploi de personnages d'enfants qui « affichent une propension naturelle à transformer le monde. »

Ce regard porté sur les liens qui unissent littérature et mythe est mobilisé par Mathilde Roussigné dans une étude portant sur trois œuvres : *Gorgô* de Claude Louis-Combet, *L'enfant Méduse* de Sylvie Germain et *Le nom sur le bout de la langue* de Pascal Quignard. En invoquant une quatrième œuvre, *Le rire de la Méduse* d'Hélène Cixous, elle analyse la pérennité du mythe de Méduse en tant que « figure essentiellement féminine ». Grâce aux œuvres choisies, l'auteure propose des relectures mettant en relief des détournements du mythe, offrant de nouveaux visages à une Gorgone contemporaine « puissante, jouissante ».

Identité, histoire et contexte sociopolitique sont mis à profit par Igor Fiatti dans un article portant sur le mythe hasbourgeois, tel qu'il se montre et s'actualise dans les romans de Joseph Roth (1894–1939) : *La marche de Radetzky* et *La crypte des capucins*. Grâce à ces exemples de littérature post-Première Guerre mondiale, Fiatti cerne les contours de ce grand récit austro-hongrois tel qu'il se présente à la « mémoire et à la nostalgie » des auteurs de l'espace culturel de la *Mitteleuropa*.

Si les œuvres littéraires constituent sans contredit un vecteur incontournable pour l'étude des mythes, d'autres aspects culturels et cultuels ouvrent également des perspectives de recherche

absolument fascinantes. Ainsi, en s'intéressant de près au renouvellement et aux transformations des versions anishinaabes du déluge, Léa Lefevre-Radelli observe comment les interprétations du mythe par Peter Jones et Edward Benton-Banai, créées et transmises dans deux contextes historiques différents, « relèvent [...] d'une [...] volonté de faire face aux difficultés vécues par les Anishinaabeg, donnant au récit une fonction et une signification sans cesse renouvelées ».

En se penchant sur la permanence des « éléments narratifs de trichologie – du grec *trikhos* “poil, cheveu, toison” » –, Fabio Armand, Marie-Agnès Cathiard et Christian Abry réfléchissent à « un ensemble d'êtres fantastiques caractéristiques par leur pilosité ». En s'inspirant « des textes de la basse latinité jusqu'à l'*Homo silvaticus* du folklore européen », les auteurs de cette unique et fascinante contribution « aborde[nt] la fonction de liminalité qui permet à toutes ces ontologies de traverser continuellement leurs limites entre l'humain et le sauvage ».

Plus contemporaine, mais néanmoins ancrée dans une mémoire et un savoir aux origines lointaines, la figure du zombie est observée par Nadine Boudou en lien avec le concept de « société du risque », tel qu'il a été développé par Ulrich Beck. En constante évolution, la représentation du zombie a « progressivement dérivé pour être intégrée à un nouveau contexte géopolitique ». Le zombie serait ainsi à même de « servir de métaphore à la société du risque ».

Ces mouvements et transformations du mythe dans l'espace et le temps sont également étudiés par Gaël Hily et Geneviève Pigeon dans un article s'intéressant aux changements et constantes observables dans les manifestations de l'Halloween au Québec. Ancrée dans un passé millénaire, portée par des générations d'immigrants irlandais et écossais, la fête subsiste et maintient dans un cadre pourtant très différent certains des mythèmes qui la caractérisaient jadis.

Ces neuf articles, réunis sous un thème bien vaste, permettent de constater que la recherche pluridisciplinaire porte ses fruits : en mettant en commun l'ensemble des textes de ce numéro sur la pérennité du mythe, on ne peut que constater à quel point le recours au passé, la quête des origines, les besoins identitaires et les

considérations symboliques animent encore nos contemporains. Si les « grands récits » se font plus discrets dans certains contextes socioculturels, force est de constater que le mythe demeure un élément constitutif de la pensée humaine. À la suite de Gilbert Durand, nous soutenons que le mythe est une composante à part entière de la structure de la conscience.

### **Bibliographie**

- DURAND, Gilbert. 1996. *Champs de l'imaginaire*. Textes réunis par Danièle CHAUVIN. Grenoble : Éditions littéraires et linguistiques de l'Université de Grenoble (ELLUG).
- GIBEAU, Guy. 1994. « Présentation. La construction du mythe ». *Religiologiques*, no 10 (automne), p. 7–26.
- WUNENBURGER, Jean-Jacques. 1994. « Mytho-phorie : formes et transformation du mythe ». *Religiologiques*, no 10 (automne), p. 49–70.